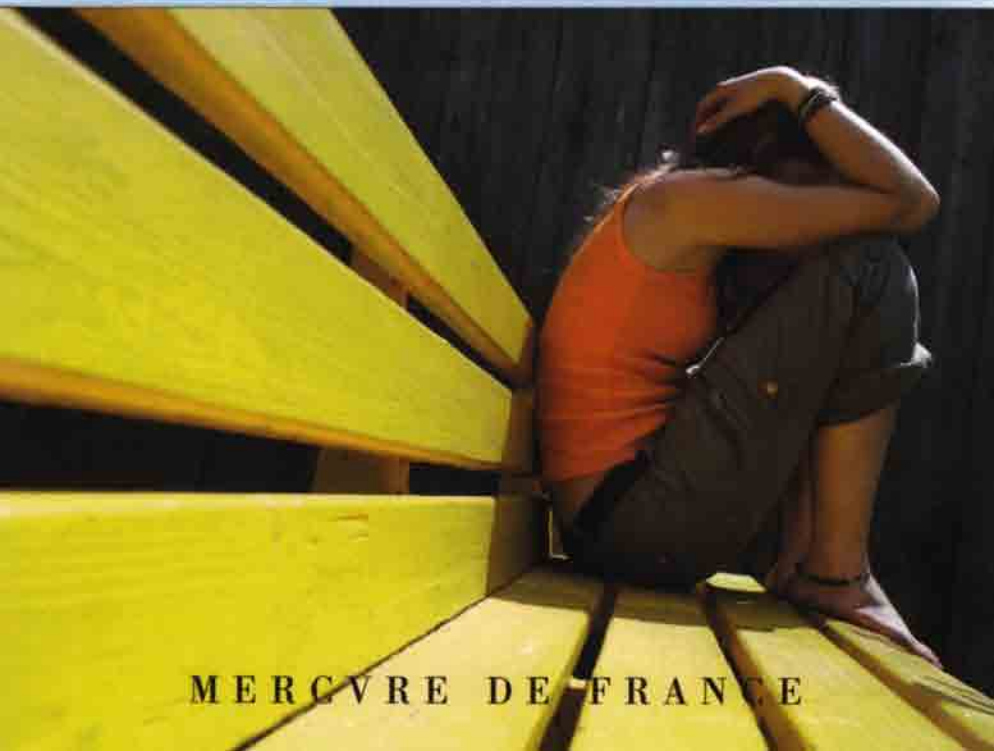


Alma Brami

# Ils l'ont laissée là

roman



MERCVRE DE FRANCE

DU MÊME AUTEUR

SANS ELLE, Mercure de France, 2008.

ILS L'ONT LAISSÉE LÀ



Alma Brami

ILS L'ONT  
LAISSÉE LÀ

*ROMAN*



MERCVRE DE FRANCE



*Pour mes trois êtres indispensables,  
Mathilde, Louis et JCG.*





Ils l'ont laissée là. Ils l'ont déposée.  
« Parce que ça ne peut plus durer », a dit son père.  
« Pour son bien », a dit sa mère.  
La sœur n'a rien dit.  
Et puis ils sont partis.

Elle, elle souriait.  
Toujours cette dérision qui outrage.  
Elle ne les a pas crus.  
Toute seule.  
Dans cette petite pièce trop propre.  
Ils lui ont dit au revoir, sa sœur l'a même embrassée.  
Elle, n'a pas bougé.

C'est un test, un défi, ils l'enferment un instant pour voir, si elle a peur, si elle crie, si elle est assez normale pour se contenir.

Ils vont revenir.  
Elle croit ça, elle est sûre de ça.  
Elle fera tout pour se tenir impeccablement, elle chan-

tonnera même peut-être, pour leur prouver qu'elle est comme eux.

Des milliers d'yeux la scrutent à travers les miroirs. Des milliers de caméras invisibles la suivent, l'observent, la perturbent, comme quand elle marchait avant dans la rue, de sa démarche prétentieuse de jeune fille trop sûre d'elle. Il suffisait d'un obstacle, d'un regard, prendre conscience de l'homme, et son dos se crispait, ses pas n'étaient plus tout à fait les mêmes. Les yeux, toujours ces yeux qui la fixent, qui la dévisagent.

Elle s'assoit sur la chaise qui craque, replie une de ses jambes sous elle, croise ses bras.

C'est sa position, sa position à elle, celle qui la rassure quand elle a froid ou peur.

La porte s'ouvrira, ils s'engouffreront dans la petite pièce trop propre,

« Ce n'était pas une bonne idée », dira le père.

« Nous allons trouver mieux », dira la mère.

La sœur, elle, ne dira rien, mais son étreinte sera plus chaude.

Elle attend, elle retient tous ses gestes d'impatience, tout ce qui pourrait la trahir. Elle étouffe en elle le bruit de son sang qui ne circule plus comme avant, le bruit de ses mâchoires qui se serrent, le bruit de son ennui.

Et puis...

C'est l'heure des lampadaires qui s'allument dans la cour, alors elle comprend.

Elle comprend que le jour est parti, et ses parents aussi.

Ce n'était pas un jeu. Pas un défi. Ni un test.

Ils vont revenir. Demain, au futur, mais pas maintenant.

Depuis hier elle ne bouge pas. Elle a plié ses jambes, les a encerclées de ses bras, pour que rien de son corps ne dépasse de la chaise.

Elle n'a pas voulu manger, dormir, parler, elle a juste enlevé les élastiques de ses nattes, et les a machinalement passés autour de son poignet.

Une seule fois, elle s'est levée, s'est approchée plus près de la fenêtre, elle a touché la vitre froide avec le bout de ses doigts, et les a portés à ses lèvres.

Elle a refait ce geste quatre fois.

Du bout de ses doigts, au froid de la vitre.

Du froid de la vitre au bout de ses doigts.

Du bout de ses doigts à ses lèvres.

Et elle s'est de nouveau assise.

Elle doit avoir cinq ans, ou peut-être sept, elle court dans l'appartement, va d'une pièce à l'autre, elle s' imagine dans une ville en guerre, assaillie par des ennemis très violents, elle se cache, il faut qu'elle survive, son petit frère compte sur elle.

Soudain un individu se dresse devant elle, il veut la prendre dans ses bras, elle ne veut pas, il dit « n'aie pas peur », elle dit qu'elle n'a pas peur, mais qu'elle est poursuivie. Il lui répond qu'il la protégera.

Il pose sa main sur sa tête, descend jusqu'à sa nuque gracile, ses caresses sont appliquées, autoritaires.

C'est qui déjà?

Son front se heurte au bouton froid de la braguette.

Elle reprend sa course, il faut faire vite, trouver à manger, la nuit va tomber, une bombe peut exploser à tout moment.

Son petit frère doit être terrifié seul dans leur cachette, elle doit aller le protéger.

Non elle n'a pas cinq ans, ni sept d'ailleurs, peut-être est-ce encore sa tête qui invente.

Elle s'est emparée d'une histoire entendue, peut-être était-ce l'histoire de la petite voisine un peu grosse, ou celle d'un personnage de film.

Elle ne sait plus.

Les images lui reviennent encore brûlantes, flashes aveuglants.

Tête qui cogne contre le jean, mains qui l'oppressent.

Absorber la vie des autres, éponger les chagrins, ne plus dissocier si c'est elle, si c'est l'autre.

Écouter des blessures et saigner vraiment.

La chambre est bleue, l'atmosphère est lourde, comme un dimanche soir. C'est un dimanche soir.

Demain, il y a école. Il faudra se lever tôt, se laver les dents avec l'eau froide qui fait mal. Elle aura le ventre fermé, mais on lui dira de manger quand même, « le matin on mange, c'est comme ça ».

Encore une semaine sans couleur, sans saveur.

Alors elle s'assoit sur le lit, celui de l'édredon bordeaux et du coussin rose, elle se met en tailleur face au mur.

Elle pense à son petit frère prisonnier des décombres, elle n'a pas pu le sauver.

Il lui manque, elle est seule, toute seule avec le réel.

Elle lui parle, il ne répond plus, elle s'obstine encore et encore, sa voix monte, sa colère aussi.

La porte de la chambre s'ouvre, la mère passe la tête « à qui tu parles? »

Elle dit « À Romain... »

La mère soupire « quand arrêteras-tu avec tes amis imaginaires, ton autre planète, tes histoires à dormir debout? »

La mère essuie ses mains sur son tablier strié de gras, elle dit « bon... », et elle retourne dans la cuisine.

Ça sent les oignons, la friture, le sale.

Elle entend la mère marmonner « Romain... Il a un nom en plus... », le père dire « encore ses conneries? elle n'arrête jamais? »

La sœur ne dit rien, elle mange.

Alors les larmes coulent sur ses joues chaudes. Ça roule, jaillit, déborde. Elle fixe le mur au point de ne même plus le voir, elle passe de l'autre côté, encore plus loin, elle ne s'arrête plus, elle court dans ses yeux, dans sa tête, elle s'enfuit.

C'est la campagne, une vache meugle. Elle enlève ses chaussures pour que ses pieds sentent l'herbe mouillée.

Elle s'assoit, ses fesses sont trempées d'eau de pluie. Elle gratte la terre avec ses doigts, enfonce toute sa main. Elle imagine, la vie des fourmis en bas, elle leur parle, les rassure.

Une mouche vient grésiller près de sa tête, elle secoue ses cheveux, la mouche part, puis revient, et se pose sur son épaule duveteuse. Ça fait des chatouilles, la mouche circule librement, et s'arrête pour sa toilette. Elle frotte ses deux petites pattes l'une contre l'autre, deux petites pattes aussi fines que des filaments, aussi fines que des cils.



Elle regarde leur petite danse, et puis ça picote. Elle ne réagit pas. Ça pique de plus en plus, la mouche a rentré une de ses pattes dans sa peau, elle s'acharne, la creuse.

Elle entend un vrombissement dans son corps, la mouche ne trouve plus de sortie, comme une chauve-souris aveugle qui heurte les murs, la mouche se cogne à chaque paroi, à chaque organe.

Elle, se bat, se défend, se griffe.

La mère rentre. « Viens, on en a marre de t'attendre... Tous les soirs pareils, viens vite, ça va être froid. »

La mère a enlevé son tablier. Son chemisier en soie orange suggère ses bourrelets. Elle sort de la chambre.

Elle, se lève, titube. La mouche ne fait plus de bruit. Vite aller aux toilettes, vomir, se laver, que la mouche morte ressorte d'elle avant d'aller manger.

Elle ne se souvient plus du repas ce soir-là, et si elle s'était fait gronder en s'asseyant à table.

Elle ne se souvient plus si oui, ou si... non, et si la vache meuglait vraiment.

Elle caresse son épaule, il y a une marque imperceptible, une aile de mouche coincée, pétrifiée sous la peau depuis tant d'années.

Une infirmière ouvre la porte et pose un plateau sur le lit, en attendant de débarrasser la table roulante. L'infirmière éparille toutes les affaires qui s'y trouvaient. Elle les range un peu partout, où elle peut.

Ils l'aiment, ses parents, toutes les barres de chocolat, le papier toilette parfumé, et les magazines laissés hier, le lui prouvent. Ils l'aiment, et c'est pour ça qu'elle est là.

La dernière fois qu'elle a pleuré, ils ont eu peur. Ils ne savaient pas quoi faire, ils n'étaient pas capables d'entendre ses mots.

Pourtant elle expliquait le mieux possible la douleur du passé qui la dévore dans son présent. La mère a gémi, le père est parti, la sœur n'a pas bougé. Et puis ils ont tout oublié, parce qu'ils ne savaient pas comment vivre avec.

Elle longe le mur du couloir qui mène à la chambre.  
Pointes des pieds qui s'enfoncent dans la moquette  
épaisse.

Ne pas respirer. Être minuscule.

Elle n'a personne à sauver aujourd'hui, Romain n'est  
plus là.

Ne pas faire de bruit, surtout ne pas faire de bruit.

Elle ferme la porte délicatement pour qu'il n'y ait pas  
de grincement.

Une voix, son odeur. Il est là, allongé sur le lit, les  
mains sous sa tête. C'est vrai qu'il est beau, mais elle ne  
veut quand même pas.

Il dit : « C'est un secret, juste pour nous. »

Ces quelques mots, murmurés comme un sésame, une  
clef.

Il se relève, s'approche.

Ne pas résister pour que ça passe plus vite. Ne pas penser.

Ils sont où, eux ?  
Ils n'entendent pas ?

Les râles sont absorbés par les draps, amortis par la couette.

Son sourire n'est pas bruyant.

De l'autre côté de la cloison, on entend la télé ou le silence, mélodie de la vie qui avance à son rythme.

Ici, le temps ne passe plus, parenthèse dense qui se fige.

Ne surtout rien fixer, ne surtout rien regarder, ne surtout rien retenir.

Il dit qu'elle peut y aller.

Elle répond quoi ?  
Merci, monsieur ? Au revoir ? À bientôt ?  
Non...

Sa tête invente, il ne dit pas ça et elle ne répond rien.

Il n'y avait pas d'ombre dans le couloir, ni d'individu sur son lit.

Elle a menti encore.

sera rien derrière elle, rien d'irremplaçable, le monde continuera de danser.

Déborah rejoint le troisième œil, se regarde d'en haut. Elle s'éloigne du réel, tout est feutré comme dans la neige.

Elle voit les gens se presser autour d'elle, le père jure qu'il va la sortir de là, qu'il prendra le temps pour elle. Elle voit la mère tenir Rose contre elle. Rose percluse, muette. Et Romain chantonner tout doucement **ne pleure pas, Jeannette, il était un petit homme, lalalalalala.**

Dans un demi-sommeil, Déborah entrouvre ses yeux, des larmes inondent ses joues, ses cheveux, son cou, des larmes plus anciennes, des larmes de maman.

La tête de la mère est posée sur la sienne, ses bras l'entourent de toute leur force. Un long murmure s'élève « je voulais tant que tu oublies ».

Déborah prend la petite main chaude de Romain dans la sienne. Et dans le creux de son oreille chuchote qu'il faudra inventer d'autres chansons, plus en couleurs, plus lumineuses.

Loin de ce corps condamné, sauver ce qui lui reste d'âme, l'emmener vers demain.

*Achévé d'imprimer  
sur Roto-Page  
par l'Imprimerie Floch  
à Mayenne, le 14 mai 2009.  
Dépôt légal : mai 2009.  
Numéro d'imprimeur : 73597.*

ISBN 978-2-7152-2932-7/Imprimé en France.

168828